

—Mais, malheureux, dit-il, tu oublies donc que cet argent n'est pas à moi...

—Bon ! dit froidement M. de Courtenay, voilà que je laisse éteindre ma cigarette.

Il la ralluma tranquillement et jeta ensuite l'allumette, encore enflammée par-dessus son épaule.

## XXI

Le baron Paul Morgan regardait M. de Courtenay avec une sorte d'épouvante.

Celui-ci lui imposa silence d'un geste.

—Ecoute-moi donc, dit-il.

—Mais...

—Ecoute-moi. Ton beau-père est ruiné, mais il peut, avec ce qu'il a de propriétés, payer tout ce qu'il doit ; seulement ces propriétés, il faut avoir le temps de les vendre, et c'est le temps qui lui manque. Un Anglais, lord H..., qui a déposé huit cent mille francs chez lui, les demande pour demain. Il faut les trouver.

—Mais, s'écria le baron, tu sais bien que cet argent dont tu parles n'est pas à moi.

—Soit. Mais tu peux en prêter une partie, qui te sera remboursée à la vente de l'hôtel et des terrains. Puisque les gens spoliés ont attendu quarante ans la restitution que tu te proposes, ils te feront bien crédit quatre mois de plus.

—Oui, dit le baron, je sais bien que tout cela paraît simple et naturel ; et cependant...

—Et cependant, ricana M. de Courtenay, tu préfères laisser M. de Valslerres, le père de ta Pauline adorée, déposer son bilan et se déshonorer.

Paul étouffa un véritable gémissement.

—Léon, dit-il tout à coup, tu es un homme d'honneur, n'est-ce pas ?

—On me l'a dit, répondit le viveur avec un accent moqueur.

—Si tu me donnes ta parole, je puis y croire ?

—Oh ! sans doute ! Va toujours.

—Tu as causé avec M. de Valslerres de ses affaires ?

—Toute la soirée ; je les connais aussi bien que les miennes.

—Et tu es certain que la vente de ses propriétés couvrira ce qu'il doit ?

—Il me l'a juré.

—Par conséquent, si je prête les huit cent mille francs qui ne sont pas à moi, ils me rentreront ?

—Incontestablement.

—Sur ton honneur ?

—Oui.

—Eh bien, je les prêterai...

—A la bonne heure ! fit M. de Courtenay ; voici que tu t'humanises, mais ce n'est pas sans peine, ma foi !

Enfin, Pauline et toi vous serez pauvres..., mais l'honneur sera sauf.

—Tais-toi, dit le baron frissonnant, ne parle point de Pauline.

—Tu l'aimes pourtant bien, hein ?

—A en mourir.

—Je voulais t'amener à ce mot, mon cher bon, reprit M. de Courtenay avec un accent de persiflage éternel, et maintenant que la question des huit cent mille francs est vidée, je vais te donner un conseil.

—Parle.

—Mais mon conseil a besoin d'une petite introduction, je ne suppose pas que tu aies envie de dormir.

—Assurément non.

—Par conséquent nous avons le temps. Ecoute-moi. Un jour, il y a six mois de cela, par une belle journée de novembre,

—je commence comme dans un roman, tu vois, — un grand landau, conduit en daumont, faisait le tour du lac. Les quatre chevaux étaient attelés traits sur traits, le landau irréprochable, les postillons corrects, et nous étions un groupe de cavaliers rangés côte à côte dans la contre-allée sablée, contemplant la délicieuse personne qui passait au pas dans ce fringant équipage.

Un de nous soupira et dit :

“ Le mari qu'elle aura saura ce qu'elle coûte. ”

Un autre ajouta :

“ Pour avoir une femme comme cela, il faut avoir quatre à cinq cent mille livres de rente. ”

“ J'ai quatre millions de revenu, s'écria enfin un dernier, et si elle veut être princesse c'est une affaire faite. ”

C'était en effet le prince K..., un Russe doublé de boyard, qui parlait ainsi.

La belle demoiselle en landau, tu l'as reconnue, c'était ta Pauline.

Elle a refusé le prince parce qu'elle t'aimait. Mais le prince l'aime toujours.

—Où veux-tu en venir ? demanda le baron dont le front était inondé de sueur.

—A ceci, que la plus grande preuve d'amour que tu pourrais donner à ta Pauline, serait de te brûler la cervelle. Elle te pleurerait. Oh ! j'en suis sûr. Mais plus les femmes pleurent, plus vite elles sont consolées, et le prince finirait par épouser.

Alors, plus de ruine, plus de misère, plus rien de ce joli avenir que vous avez en perspective ; les leçons de piano au cachet pour elle, l'emploi dans quelque administration pour toi.

M. le baron Paul Morgan tendit la main à M. de Courtenay et lui dit froidement :

—Ton conseil est bon. Si tu veux être mon exécuteur testamentaire, c'est-à-dire te charger de restituer la fortune dont je suis le dépositaire, je suis prêt à te suivre.

—Héroïque ! dit M. de Courtenay. Baron, tu es un homme du moyen âge... et je regrette pour toi qu'on n'aille plus en Palestine.

Mais, comme le sceptique disait cela en ricanant, le baron jeta un cri :

—Au feu !

M. de Courtenay se retourna.

L'allumette qu'il avait jetée tout enflammée par-dessus son épaule était tombée sur la table, avait mis le feu aux papiers et aux journaux, et la flamme environnait le vase de faïence italienne dans lequel se trouvait la fameuse lettre de l'oncle.

Le baron se précipita vers la table, se jeta sur les papiers enflammés et voulut saisir la lettre ; mais il se brûla vigoureusement, et un cri de douleur lui échappa.

Cependant il se précipita de nouveau ; il parvint à la saisir. Mais le feu l'avait atteinte et elle était déjà à demi consumée.

Il la prit dans ses mains, essaya d'étouffer le feu ; la douleur triompha de son énergie une fois encore, et la lettre lui échappa.

Il la reprit néanmoins, l'étreignit dans ses doigts brûlés, mais il ne restait plus que quelques lambeaux de papier noirci. Cependant il rassembla ces morceaux, il essaya de les réunir, de rapprocher les uns des autres les mots épars que la flamme avait respectés.

Ces mots n'avaient plus aucun sens.

M. de Courtenay avait assisté, impassible, à cet auto-da-fé ; et voyant le désespoir du baron, il lui dit :

—Tu ne vois donc pas que c'est la Providence qui ne veut pas que tu meures et que Pauline épouse le prince K... ?

Et toujours calme, M. de Courtenay entraîna Paul Morgan stupide et désespéré dans son cabinet de toilette et lui fit plonger ses mains brûlées dans une aiguilère pleine d'eau froide dans laquelle il versa le contenu d'un flacon de phénol parfumé.

—Et qu'on dise encore, murmura-t-il, que le ciel ne daigne jamais se mettre en communication avec nous, humbles mortels !...

FIN

*L'épisode qui fait suite a pour titre :*

LE JETTATORE